

CÉLINE VAHSEN  
ARNAUD EUBELEN  
SIMON LAUREYNS  
MARGAUX BERTIER  
GUILLAUME BLERET  
MAARTEN VAN ROY  
PATRICK CARPENTIER  
MAXIME FAUCONNIER  
ANN VERONICA JANSSENS  
ELISABETH KLINCK & ADIA VANHEERENTALS  
GUEST CURATOR LÉA DE NESLE  
25.11.2023 - 01.12.2024

FR (English below)

Je suis seule dans un monde hostile.  
Les Vagues, Virginia Woolf

En avril dernier, CCINQ a déménagé vers un lieu plus grand et directement visible depuis l'espace public. L'occasion, après cinq années d'existence de quitter le premier paradigme, développé d'après *L'espace vide*, écrit sur le théâtre de Peter Brook, et d'autoriser l'émergence de faits nouveaux.

C'est de la découverte de l'œuvre de Maxime Fauconnier, *The Waves (colors)*, 3 feuillets dactylographiés sur papier A4 et encadrés, contenant les 675 noms de couleurs cités par Woolf dans son roman, qu'est né le modèle curatorial actuel du CCINQ.

L'œuvre est un cut-up radical créant un texte nouveau d'une incroyable force dont nous comprenons instantanément la portée, nous la ressentons avant même la lecture.

L'idée de mettre au centre du projet ce singulier roman de Woolf s'est naturellement avancée et cela pour une durée indéterminée.

Pour tenter d'échapper à la narration romanesque traditionnelle, oublier le personnage, déconstruire l'activité motivée par le résultat.

Très vite, la pièce d'Ann Veronica Janssens, *Untitled (glitter)* m'est venue à l'esprit car il existe une réciprocité d'exigence entre cette proposition et celle de Maxime Fauconnier. Une exigence faisant sienne un attachement poétique pur, presque naïf, non déclaré, fait à la fois de rigueur, de précision et de liberté. Car pour les deux artistes, la poésie est histoire d'honnêteté.

L'installation d'Ann Veronica Janssens qui se compose de paillettes iridescentes lancées vigoureusement dans une direction déterminée. Un geste, une trajectoire qui crée un motif fort, non décidé.

Des facettes d'une même conscience illuminant le sens de la continuité, voici sans doute, une des idées fondatrices de ce roman si particulier qu'est *The Waves (Les Vagues)* de Virginia Woolf.

C'est un terrain où six personnages cherchent une confirmation de leur intériorité à travers des expériences physiques, ressenties. Un lieu d'existences traversantes.

Dans ce roman de Virginia Woolf, libérée du sens, la parole s'assume et prend un chemin autre, léger, élégant, intemporel et reconnaissable.

Ce nouveau paradigme curatorial c'est aussi le souhait de s'affranchir du schéma du montage d'une exposition qui serait démontée au bout de quelques semaines pour laisser place au montage d'une autre exposition.

Ici sera préférée une forme en mouvement continu, un site expérimental. Une réflexion cheminant sans détermination, une énergie préférée à une idée. Une recherche continue plutôt qu'une exposition organisée comme une finalité.

Avec *Untitled* Céline Vahsen crée des espaces qui nous racontent le déroulement du temps.

Sans représentation. Des matières naturelles qu'elle teint elle-même. Des techniques traditionnelles transmises par la reproduction d'un savoir, un empilement de gestes de femme en femme. Le motif n'est pas décidé, il est là aussi le fruit du hasard.

Margaux Bertin présentera une troisième édition de ses casquettes « Well behaved women rarely make history ». Phrase rébellion inspirée par l'historienne Laurel Thatcher Ulrich qui pose la question de qui fait l'histoire, quels sont les actes qui la fondent, et surtout, de quelle histoire parlons-nous. Après une version noire et une version blanche, c'est maintenant en rose que se décline l'objet, véritable collector.

Éditions de 20, elles ne sont pas sans nous faire penser au déterminisme féministe de Woolf que l'on retrouvera notamment dans *Un lieu à soi*, écrit à l'époque des suffragettes.

La pièce sonore, *Le marais Wiels* de Guillaume Bleret célèbre l'évanescence, la traduction d'une sensation évoquant une saison. Ici la scène n'est pas décrite mais cet enregistrement évoque le sentiment particulier face à la scène qui se déroule devant son auteur.

Il y a une écriture absolue de l'instant. Un ravissement soudain. Une forme brève où l'enjeu est une vibration du monde. Un rapport à la nature indispensable dans l'environnement urbain contemporain.

Aujourd'hui de nouveaux travaux s'ajoutent à ceux déjà en place (Janssens/Fauconnier/Carpentier/Vahsen/ Bleret/Eubelen).

Pour ce dernier opus de l'année, j'ai convié Léa De Nesle, anthropologue de l'histoire de l'art, à un co-commissariat.

De Nesle a souhaité inviter Elisabeth Klinck, violoniste et compositrice, à créer une œuvre performative autour de l'enregistrement d'une lecture performance réalisée quelques mois auparavant dans notre espace.

Cette lecture par Devrim Bayar, curatrice à Kanal-Centre Pompidou, Bruxelles et Perri MacKenzie, artiste et cofondatrice du lieu Kantine, reprenait toutes les phrases du roman de Woolf comportant le mot oiseau.

À son tour, Klinck a voulu convier Adia Vanheerentals, saxophoniste, pour l'accompagner dans ce qui devrait être une performance coconstruite, en conversation avec l'espace du CCINQ.

L'objet-peinture de Simon Laureyns est coloré, poétique et énigmatique. Il n'est pas une simple toile peinte, même si le support est plus que jamais présent, il est un collage, une combinaison d'éléments. Ces morceaux de tissus découpés, colorés, cousus, dissociés et ré-assemblés sont des fragments aléatoires arrangés pour produire un nouveau tout.

Laureyns n'essaie pas de raconter une histoire, mais nous pouvons imaginer un esprit qui compose, qui associe, qui dialogue. Ce qu'il y a à voir, c'est ce qui est là, devant nous. Il n'y a pas de fait, pas d'analyse. Ce n'est pas rhétorique. Il n'y a que la fluidité des couleurs, une écriture poétique, en prose. Tout en conservant les composantes nécessaires à la peinture, Laureyns nous emmène dans un autre domaine.

Il y a ici une grande liberté, que l'on peut retrouver notamment dans l'écriture-collage de Lautréamont ou dans l'écriture cut-up de Burroughs ou même encore celle expérimentale de Woolf.

Maarten Van Roy crée des bronzes dont le processus de fabrication est le principal protagoniste. Van Roy utilise la technique de la cire perdue. Il coule à même le sol de son atelier des plaques de cire qui en refroidissant se strient et donnent à chacun des éléments un aspect organique, végétal ou animal. Avant qu'elles ne soient complètement figées, Van Roy les modèle et les assemble en des formes où le hasard est entendu comme un principe actif. C'est un instant fortuit qui est la trame de ces sculptures.

*Chaque objet aperçu est comme une arabesque dessinée d'un geste brusque pour illustrer un incident, et la merveille d'un moment d'intimité. — Virginia Woolf, Les Vagues —*

Ce geste serait-il plus intime qu'il n'y paraît ? Serait-ce une intériorité donnée à voir ?

En tout cas, il est curieux de constater à quel point *BH, BS, DA 3* dialogue avec les œuvres de Janssens et Vahsen où une part de hasard entre en jeu dans le processus de création. Car ici encore, le processus est l'œuvre même.

Dans *Génie Divin*, Guillaume Dustan dit que *Les Vagues* de Virginia Woolf est une autofiction. Terme qui n'existait pas en 1931. L'autofiction est une écriture de soi oxymorique (soi-même et fiction). L'auteur est les personnages qui sont des facettes d'elle-même. La fiction est l'outil d'une quête identitaire. Un langage mis au service du monde. L'artiste dit qui il « est » au travers de ses productions.

L'art est un langage et le langage selon Barthes ne peut pas se réduire à une simple fonction de communication. Le langage ne sert pas seulement à communiquer, à faire passer des messages entre des personnes, le langage sert à construire le rapport avec l'autre. C'est-à-dire à construire le sujet. À nous construire dans le monde. L'art reproduit en essence le monde entier qui est fait de personnes et où le problème de l'autre est fondamental pour notre vie, pour la vie du monde. C'est en cela que le langage est, la dimension la plus importante de notre activité sociale.

Patrick Carpentier

I am alone in a hostile world.  
*The Waves*, Virginia Woolf

Last April, CCINQ moved to a larger space, now directly visible from the street. After five years of existence, this provided the opportunity for new developments to emerge, leaving behind the project's initial paradigm constructed around Peter Brook's writing on theatre as published in *The Empty Space*.

Maxime Fauconnier's work *The Waves (colors)*—comprising 3 framed, typewritten sheets of A4 paper containing the 675 occurrences of colours mentioned by Virginia Woolf in her novel of the same name—led to the creation of CCINQ's current curatorial model.

The work is a radical cut-up, creating a new text of incredible force, the impact of which one can instantly understand and feel even before reading. The idea of putting Woolf's singular novel at the heart of the project not only naturally arose, but it is destined to remain central for an indefinite period. This choice feeds into an attempt to escape traditional novelistic narratives, to forget the concept of characters, and to deconstruct all result-driven activities.

Ann Veronica Janssens' *Untitled (glitter)* quickly came to mind, as there is a mirroring in the exacting nature of her approach and that of Maxime Fauconnier. Theirs is a commitment to pure, almost naïve, undeclared poetics, rooted simultaneously in rigour, precision, and freedom. Because for both artists, poetry means honesty. Ann Veronica Janssens' installation sees shimmering glitter thrown vigorously in a specific direction. With this gesture, this movement, a strong yet undetermined pattern is created.

Undoubtedly one of the founding ideas of Virginia Woolf's distinctive novel *The Waves* is that facets of the same consciousness can shed light on a feeling of continuity.

She created a world where six characters seek to establish their inner selves through physical, felt experiences. A place where existences cross through one another. In her novel, freed from meaning, speech wanders a different path, one that is light, elegant, timeless, and distinctive.

This new curatorial paradigm also reflects a desire to break away from the pattern of setting up an exhibition that would be dismantled a few weeks later to make way for another exhibition.

Here, a form of continuous movement and a site for experimentation will instead be favoured. An ongoing thought process without fixed objectives, a sense of energy rather than an idea. An ongoing quest rather than an exhibition organised as an end in itself.

With *Untitled* Céline Vahsen creates spaces that tell us about the passage of time. Free from representation. Natural materials that she dyes herself. The reproduction of knowledge passes on traditional techniques, an accumulation of gestures handed down from woman to woman. The pattern is not predetermined, but rather the result of chance.

Margaux Bertin will be presenting a third edition of her "Well behaved women rarely make history" caps. Featuring a rebellious phrase inspired by the historian Laurel Thatcher Ulrich, they raise the questions of who makes history, what are the acts upon which it is based, and above all, whose history are we talking about? After a black and white version, the cap is now available in pink, a true collector's item. The run of twenty pink caps is reminiscent of Woolf's feminist determinism, as reflected in her essay *A Room of One's Own* written in the suffragette era

Guillaume Bleret's sound piece *Le marais Wiels* celebrates evanescence and transposes a feeling that reminds one of a certain season. This recording evokes the artist's particular feelings while observing a scene, thus avoiding a direct description of the setting itself.

The moment is recorded in its essence. It's an instant of rapture. A brief expression whose challenge is to capture the world's vibration. A relationship with nature that is so essential in today's urban environment.

Today, new works are being added to those already present (Janssens/Fauconnier/Carpentier/Vahsen/Bleret/Eubelen).

For the final instalment of the year, I reached out to art history anthropologist Léa De Nesle to co-curate the exhibition. De Nesle chose in turn to invite violinist and composer Elisabeth Klinck to create a performative work based on the recording of a performance-reading that took place a few months earlier in the space.

This reading—by Devrim Bayar, curator at Kanal-Centre Pompidou, Brussels, and Perri MacKenzie,

artist and co-founder of Kantine—was of all the sentences in Woolf's novel containing the word bird. Consequently, Klinck decided to invite saxophonist Adia Vanheerentals to accompany her in what promises to be a co-constructed live performance, in conversation with the CCINQ space.

Simon Laureyns' object-paintings are colourful, poetic, and enigmatic. Although the medium is more present than ever, we are not dealing simply with a painted canvas, but rather a collage, a combination of elements. The pieces of cut, coloured, sewn, disassembled and reassembled fabric constitute random fragments arranged to produce a new whole. While not trying to tell a story, Laureyns reveals an ethos: composing, associating, and engaging in dialogue. What's to see is there, in front of us. There are no facts, no analysis. There is no rhetoric. Nothing but the fluidity of colour and a poetic composition in prose. While retaining the essential components of painting, Laureyns moves us into another realm. There is a great sense of freedom here, which can find resonance in Lautréamont's collages, Burroughs' cut-ups, and even Woolf's experimental writing.

At the heart of Maarten Van Roy's bronzes is the process of creation itself. Van Roy uses the “lost wax” technique, casting slabs of wax on the floor of his studio which, as they cool, become streaked, giving each element an organic, vegetal, or animal appearance. Before they are completely set, Van Roy sculpts and assembles them into shapes, allowing fortuity to take on the role of guiding influence. These sculptures are crafted around a fleeting moment of chance.

*Each sight is an arabesque scrawled suddenly to illustrate some hazard and marvel of intimacy.*  
— Virginia Woolf, *The Waves*

Could this gesture be more intimate than it seems? Could it be an expression of the inner self, revealed to the world? Whatever the answer, it is fascinating to see to what extent BH, BS, DA 3 enters into a dialogue with the works by Janssens and Vahsen, where a certain amount of chance comes into play during the creative process. Once again, the process itself is the work.

In *Génie Divin*, Guillaume Dustan qualifies Virginia Woolf's *The Waves* as autofiction, a term that of course didn't exist in 1931 when the book was published. Autofiction is a form of oxymoronic authorship of the self (colliding the self and fiction). The characters are in fact the author; they are the many facets of herself. Fiction is a tool used in the quest for creating an identity. It is a language placed at the service of the world. Artists are able to say who they “are” by means of their productions.

Art is also a language, and according to Roland Barthes, language cannot be reduced to the simple function of communication. Language is not only used to communicate or to pass messages between people, it is also used to construct relationships with others. In other words, to create a subject. To shape ourselves in the world. In essence, art replicates the whole world, which is made up of people, and where the issues of others are not only fundamental to our lives but to the existence of the world. This is why language is the most important facet of all our social activity.

Patrick Carpentier  
Translation: Blurbs